Frédéric Boyer

Comprendre et compatir

Lectures de Dostoïevski

Essai

P.O.L

Extrait de la publication

Extrait de la publication

COMPRENDRE ET COMPATIR

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

La Consolation, roman, 1991.

En prison, roman, 1992.

Des choses idiotes et douces, roman, 1993.

Extrait de la publication

FRÉDÉRIC BOYER

COMPRENDRE ET COMPATIR

Lectures de Dostoïevski

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14e

© P.O.L éditeur 1993
ISBN : 2-86744-338-5

« ... Je suis avec l'abattu et l'abaissé d'esprit pour donner la vie à l'esprit des abaissés et donner la vie au cœur des abattus. »

Isaïe, LVII, 15

« Sortir de l'isolement des esprits pour se rapprocher de ses frères même au risque de passer pour un fou. »

Dostoïevski

Extrait de la publication

Pourquoi peut-on dire aujourd'hui que le monde est un monde dostoïevskien ? Sans doute parce que le monde n'a jamais autant souffert de la responsabilité – et qu'il s'agit même de la situation la plus désolée que notre monde ait eu à affronter : avoir à répondre de la responsabilité qui fait de chacun d'entre nous l'improbable et l'inconstant gardien de l'autre. On a trop voulu réduire notre responsabilité à l'égard d'autrui à des procédures disculpabilisantes, techniciennes, à des stratégies d'abandon ou d'esquive qui assurent la circulation hypocrite des messages et des marchandises nécessaire à la survie de ce monde à la fois spectaculaire et secret. Le coût réel de notre errance devant la faute n'est jamais calculé. La capacité d'hébétude de l'innocence sert d'alibi monstrueux et inavoué à notre refus de culpabilité.

Le romanesque noir de notre monde tient à l'impuissance dans laquelle nous nous trouvons de nous poser à nous-mêmes la question de la culpabilité. C'est la violente actualité de Dostoïevski. Notre société ne sait plus ni où ni comment écrire le rappel élémentaire à la solidarité absolue qui nous lie à tout être humain comme semblable et prochain. Ce désarroi de la société

Extrait de la publication

est tel que l'exigence morale vacille, et les limites de l'humain nous apparaissent d'une vulnérabilité pathétique. Comme Caïn, nous avons cru que c'était arrivé, que nous pourrions vivre indéfiniment de la satisfaction et de la reconnaissance. Mais notre histoire a croisé la figure absurde et tragique de l'innocence d'autrui.

Nous sommes face à une nécessité qui traverse les romans de Dostoïevski, la nécessité d'avoir à penser une communauté avec le méchant ou le criminel. L'enjeu est l'humanisation préservée de soi, non à travers des formes apaisantes ou des juridictions conciliantes, mais à travers la réciprocité de l'estime jusqu'au cœur de l'opposition, jusqu'à une traversée de la violence et de l'horreur. Si nous ne pouvons que si douloureusement envisager notre culpabilité, n'est-ce pas parce que nous avons oublié que le combat proprement humain de l'homme consiste à dépasser l'abandon dans lequel nous avons plongé celles ou ceux qui nous effraient ? Quelle solidarité sommes-nous encore capables de penser avec les formes les plus extrêmes de la violence et du mal ?

Ces questions étaient pour Dostoïevski l'objet de sa vocation littéraire. Il a fait de ses romans une œuvre écrite de la somme éclatée des moments où l'homme tente de comprendre et de guérir le désir de mal faire qui déchire toute communauté possible. La littérature devient mémoire des méchants, et retourne sans cesse à la dette insolvable de la responsabilité de chacun envers le méchant. Comme si la victime elle-même se devait, à un moment donné, d'endosser le point de vue de l'acteur du mal. La littérature avouant ainsi la difficile nécessité de compatir pour comprendre. Ou l'antécédence de l'amour sur le jugement. Elle demeure sans doute le dernier espace symbolique de vocation, de dévouement à l'autre.

Nécessité de la littérature enfin, peut-être le dernier « chemin vers notre prochain » (Kafka) qui nous aide à nous supporter mutuellement, à vivre l'impossibilité de vivre dans le monde. La

Extrait de la publication

littérature devant aujourd'hui être reconnue comme cette disponibilité à autrui qui nous est offerte afin d'être nous-mêmes – faculté de nous mettre en congé, de nous libérer pour ouvrir, à travers l'effort de lecture et de compréhension, une autre relation avec autrui.

novembre 1992

Extrait de la publication

VIVRE L'AUTRE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Ceci est une lecture de Dostoïevski. Une interrogation à partir des bouleversements que la lecture de son œuvre provoque en nous. Une tentative pour rendre à la littérature son juste appel hors d'elle-même, en tant que désir d'établir avec autrui une relation d'amour. Relation impossible à vivre à l'égard de soi-même.

Nous devons redevenir disponibles pour la littérature, attentifs à la façon dont l'écrivain travaille « pour amener irrésistiblement à la juste vérité » (*Douce,* note de l'auteur). Les romans de Dostoïevski ne sont jamais qu'une lente et cahotique ascension de l'existence vers l'exprimable ou la confession – ce qui est le destin de l'homme. Les Karamazov, le prince Muichkine, Raskolnikov, tous font l'aveu pathétique de leur maladresse : ils parlent mal à propos, ils parlent trop. Désespérance du monologue, de l'auto-confession. Seul l'acte littéraire pourra prétendre, étant lui à la mesure de cette impudeur de somnambule qui rend les hommes capables des aveux les plus monstrueux, rendre compte du pire en même temps qu'il saura inventer une forme de compréhension mutuelle. « Pourquoi ne pouvons-

Extrait de la publication

nous jamais tout savoir d'un autre quand c'est nécessaire, quand cet autre est coupable ? » se demande cruellement Nastassia, dans *L'Idiot.* N'est-ce pas la question même qui poussa Dostoïevski à écrire des romans ? Comme si l'écrivain devait sans cesse se sentir tributaire de l'autre et de son énigme. Et souffrir de cette impossible coïncidence avec l'autre, insurmontable tant que nous ne faisons pas nôtre la culpabilité d'autrui. La clé de l'œuvre est là : dans ce retournement de l'aveu des fautes, ce refus de juger autrui autrement qu'en prenant ses fautes.

Il y a une façon de lire qui est aussi une façon de vivre. Une façon de raconter qui nous dit aussi : « Tu dois changer ta vie. » La tâche de lecteur dépend étroitement de la valeur et de l'efficience des liens fraternels de la communauté. Dans cette perspective, lire est décision. Cela exige de celui qui prétend à la lecture qu'il pose aux textes, à la littérature, la question des choix fondamentaux de sa propre existence. Lire est inséparable d'une pratique de la justice. « Vérité et charité vont ensemble », écrivait saint Augustin, ajoutant que la lecture des Ecritures était charité. Lire « de telle manière que tout ce que chacun peut saisir de vrai ait son écho », expliquait-il dans les *Confessions.* Lire en accueillant la vérité des autres. Il ne saurait donc y avoir de prétention à la lecture s'il ne s'agit pas de se mettre dans la perspective de la vérité d'autrui. Le temps de la lecture devant être reconnu comme le temps qui met fin à l'isolement pathétique des consciences. Un texte lu devient alors expérience d'autrui.

C'est, me semble-t-il, sur cette intuition que Dostoïevski entreprit d'être écrivain. Egalement sur le caractère subversif de la compassion, en tant que désir de partager le mal, la souffrance, avant même de désirer partager la justice. L'essentiel étant de penser autrement avec autrui, d'attein-

Extrait de la publication

dre le fond de pensée de chaque homme même s'il est en contradiction radicale avec l'impératif moral ou social.

Le projet de la littérature est l'événement d'une autre conscience – forgé du dehors par les soins de la sympathie qui vont au-devant de la disparité et de l'isolement des esprits. La littérature doucement envisagée comme le monde d'une volonté au-delà de la mort ou de l'absence d'autrui. Comme figure précaire, verbale, d'un accomplissement. Attelée à cette tâche infinie de combler la distance qui sépare les esprits et permet d'entrer dans l'étrangeté de l'esprit d'autrui. De veiller sur ce qui émigre de l'un vers l'autre. Sorte de retrait pudique vers l'ombre d'autrui, du prochain. La littérature nous invite à prendre des partis, des points de vue qui ne sont pas les nôtres. Elle nous oblige en quelque sorte à nous « distinguer ». Dostoïevski a écrit son œuvre acculé à cette différence.

Le roman, son foyer secret, aura donc toujours été pour lui le conflit profond et inachevé avec autrui. Le désir de bâtir une œuvre sur l'intuition déchirante de notre propre faiblesse, de notre intime confusion devant l'autre.

... La littérature, un amour qui ne juge pas.

Il s'agit donc moins de dire du nouveau sur Dostoïevski que de tenter de placer certaines « évidences » relatives à son œuvre sous la lumière de cet ébranlement de notre existence par la lecture de l'œuvre aujourd'hui.

Œuvre écrite pour nous rappeler où nous sommes, à notre propre place, hors de celui qui souffre. Eveillé enfin par la lecture de cette œuvre à la question de la culpabilité, comme sur quelque chose de décisif pour notre propre capacité de compréhension de l'existence.

Il y a la découverte du mal dont je suis indéfiniment capable – il y a la découverte de la souffrance de commettre le mal et qui vient croiser pathétiquement la souffrance

Extrait de la publication

de ma victime. Le romanesque, pour Dostoïevski, se découvrant peut-être dans le retournement du sujet vers la passivité du monde. Dans cet acte de désignation difficile de l'être affecté du monde, et qui ne va jamais sans la tentation nihiliste de l'abandon absolu du monde et des autres. Voilà sans doute ce qui rend si présent aujourd'hui l'écrivain russe.

La vraie limite de la littérature n'est pas le mal ou la violence mais la singularité d'autrui qui, parfois, ne peut plus être atteint, ni poursuivi d'aucun soin, d'aucune attention. C'est l'amour des autres et du monde qui est scandaleux. Littéralement. Dostoïevski devint écrivain pour comprendre cela. Comme Ivan Karamazov, un de ses héros, il a voulu comprendre pourquoi la détresse des uns constituait une offense à la justice et à la miséricorde des autres. Oui, parfois, l'air du monde devient irrespirable — il va jusqu'à nous diviser avec nous-mêmes. Les personnages violents de cet univers, démons, nihilistes, nous jettent à la figure cette non-évidence de la réalité. Ivan K. déclare « refuser le monde » — le goût scandaleux du monde pour l'inertie, le chaos, la souffrance et le caprice. Il arrive que le monde souffre tant que le désir de rachat du monde lui-même nous semble impossible. Qu'il n'y ait pas de châtiment capable d'égaliser le mal. C'est cette inégalité absolue et monstrueuse qui hante chacun des romans de Dostoïevski. Il n'y a pas de compensation possible. « Racheter les souffrances, c'est impossible », crie Ivan. « C'est par amour pour l'humanité que je préfère garder mes souffrances non rachetées. » La vraie limite est celle-ci : le dévouement. Une limite au-delà de laquelle l'homme assume le négatif, et où s'arrête mystérieusement chaque roman. Sur l'intuition de soutenir l'insoutenable. Ce moment où l'homme dévoué n'est plus étranger à lui-même. La réconciliation de soi avec soi-même passant par l'amour de notre prochain.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'amour de la littérature est devenu aujourd'hui une forme de **scandale** – au sens religieux du mot, un obstacle ou un piège contre lequel pourrait bien achopper notre monde. On voudrait oublier le scandale de la littérature. On cherche à s'en débarrasser. Peut-être parce que la littérature est l'ultime modalité inquiète de notre conscience d'autrui. Dostoïevski l'avait compris. L'actualité secrète de son œuvre est à chercher dans la traversée de la violence et du mal comme dernier chemin vers l'énigme de l'autre. Dans le désir, écrivait-il, " de mettre fin à l'isolement des esprits ", et qui deviendra également la tâche de la révélation littéraire pour le narrateur proustien. Manière révoltante d'opposer à la lâcheté et à l'égoïsme de nos vies le temps de la littérature vécu comme temps de crise pour discerner notre propre responsabilité à l'égard du monde, pour comprendre et compatir.

9 782867 443381

115 F
921522-7
ISBN : 2-86744-338-5
02-93

DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

Conat & Associés

Extrait de la publication